**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** - (1985)

**Heft:** 1

**Buchbesprechung:** Comptes rendus bibliographiques

**Autor:** Kemball, Robin / Gsteiger, Manfred / Stäuble, Antonio

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 05.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Alexandre POUCHKINE, *Œuvres poétiques*, publiées sous la direction d'Efim Etkind, étude préliminaire et notes d'Efim Etkind, Lausanne, L'Age d'Homme, 1981, tome I, 603 p., tome II, 482 p.

Prodigieuse entreprise que cette anthologie. Fruit de quatre ans de labeur aussi dévoué qu'inspiré de la part d'une équipe bilingue placée sous la direction du spécialiste qu'est Efim Etkind, elle vient enfin compléter les deux volumes de prose dirigés par André Meynieux, parus chez André Bonne en 1953 et repris vingt ans plus tard par les éditions L'Age d'Homme, qui nous offrent ainsi, pour la première fois, dans une seule et même collection, l'essentiel de la production littéraire du premier poète russe.

Pourquoi ce troisième volume s'est-il fait si longtemps attendre? «Simplement, nous dit-on, parce que les difficultés de la traduction semblaient insurmontables» (I/6). Une telle attitude de résignation ne date pas d'hier: voici bientôt cent ans que Melchior de Vogüé lança son cri de désespoir: «Ces poètes russes ne sont et ne seront jamais traduits. [...] On s'y est essayé, on s'y essaiera encore; le résultat ne vaut pas l'effort qu'il coûte». Et pourtant, à regarder de plus près ceux qui «s'y sont essayés», on constate que ce ne sont pas les moindres. Parmi les francophones: Alexandre Dumas, Prosper Mérimée, Catulle Mendès, Henri Grégoire, le byzantiniste belge qui suivit le chemin tracé par son compatriote André van Hasselt, auteur des *Etudes rythmiques* (1857), puis René Ghil, Aragon, Guillevic. La lignée russophone, elle, commence par deux contemporains de Pouchkine, le Prince Elim Mestscherski et le poète Caroline Pavlova, passe par Ivan Tourguénev et poursuit son chemin au XX^e^ siècle sous les noms illustres de Marina Tsvetaeva et Vladimir Nabokov.

Versions en prose, le plus souvent exactes mais dénuées du tissu authentiquement poétique. Versions en vers, plus ou moins inexactes, plus ou moins rimées, plus ou moins «gonflées». Le danger fut grand qu'au sein d'une nouvelle équipe appelée à s'attaquer à la même tâche, ne se distinguent les mêmes tendances hétérogènes, avec tous les risques que cela pourrait comporter pour la cohérence du portrait du poète qui s'en dégagerait. Pour éviter ce danger, il fallait manifestement se mettre d'accord sur un certain nombre de principes qui, sans porter préjudice au génie individuel du traducteur, devaient néanmoins servir de guide à chacun d'entre eux. Premier principe, d'ordre général: toute idée de versions en prose étant écartée d'emblée, on se mettra à «rendre les vers russes par des vers français». Par quels vers, quelles strophes? Le deuxième principe consiste à «rendre la forme strophique des poésies pouchkiniennes en recréant en français les strophes utilisées par Pouchkine (quatrains, octaves, terza rima, strophes d'Onéguine, etc.)». Reste le problème des formes rythmiques: problème de taille s'il en fût, étant donné la nature combien disparate de la rythmicité des deux langues et, partant, de leur métrique — syllabique pour le français, à la fois syllabique *et* tonique («syllabo-tonique») pour le russe. «Par exemple, l'octosyllabe français correspond en russe à deux formes de tétramètre: ïambique [...] ou trochéïque [*sic*]». Quant à l'alexandrin français, il «couvre» non moins de cinq for-

mes russes, puisqu'il embrasse encore les trois mètres ternaires (anapestes, dactyles, amphibraques) (I/18-19).

Entreprise hardie, on le voit; défi surtout à l'endroit de ceux qui ne veulent plus entendre parler de versions «classiques», avec leur odeur moisie d'objets de musée... A vrai dire, en cours de route, l'équipe d'Efim Etkind a aussi tenté sa main à des versions plus «modernes» (vers impairs, et jusqu'au vers libre, etc.) — pour se rendre compte finalement que ces formes portaient «l'empreinte d'un modernisme insupportable pour le style d'un poète classique du XIX^e^ siècle». Sur cela, on décide d'éviter résolument «tout ce qui semblait être trop moderne» (I/19). Critiquables, discutables, comme tout ce qui a trait au problème de la traduction poétique, les principes adoptés n'en constituent pas moins un système de référence indispensable pour une entreprise de ce genre. Pour en arriver là, il aura fallu sans doute que le chef de l'équipe use de tous ses dons de persuasion, de tout son tact, de toute sa finesse et, par moments, de toute son autorité. C'est là en effet que l'on décèle l'inestimable contribution d'Efim Etkind: car on voit difficilement qui, sinon lui, aurait réuni les titres et les compétences nécessaires à la direction d'un tel exercice.

Nous disons «équipe», mais en fait il y en a plusieurs. Une équipe «permanente» d'abord, forte d'une dizaine de membres, qui «s'est chargée de superviser toutes les traductions en commun» (I/20). Une deuxième équipe, du même ordre de grandeur, qui a pris une part active à la réalisation du projet, sans pourtant participer régulièrement au travail collectif. Enfin, une troisième équipe que l'on pourrait qualifier d'«équipe des absents», dont le nombre est difficile à évaluer; celle-ci inclut les auteurs de «plusieurs traductions tombées dans l'oubli», mais dont les formes strophiques et rythmiques sont conformes, elles aussi, aux normes convenues. En l'occurrence, le nombre de ces traductions s'avère considérable et on comprend qu'il n'était pas toujours aisé de décider à quelle version accorder la préférence. Difficulté qui a «rebondi» au profit du lecteur dans ce sens que, pour un grand nombre des poésies en question, le rédacteur est venu sur l'idée particulièrement heureuse (et généreuse) de nous offrir plus d'une version à la fois — du véritable Pouchkine à la carte. C'est ainsi que sur les quelques 250 poésies en cause, plus d'une sur quatre est présentée en versions multiples: 48 poésies en deux versions, 13 en trois, 3 en quatre, et une (il s'agit du célèbre *Prophète*) en non moins de cinq versions différentes. C'est là sans doute un des aspects les plus originaux et les plus attractifs de cette collection hors du commun.

Etude passionnante également que d'analyser les doctrines énoncées par les traducteurs, de comparer les credos des contemporains (II/459-470) avec ceux de leurs prédécesseurs (II/417-422). Parmi ces derniers, citons d'abord la remarquable «méthode» du Prince Mestscherski, ambassadeur de Russie à Paris de 1833 jusqu'à sa mort, en 1840, et auteur de trois recueils de vers russes en traductions poétiques françaises. «Traduire, c'est refondre; c'est mettre en fusion un bel ouvrage en métal pour le refaire selon le dessin primitif. La masse ne s'altère pas; mais le moule est perdu. [...] on jette au four un aigle, on en retire un corbeau. [...] Mais qu'advient-il au traducteur qui s'entête à imiter servilement le modèle? [...] Il vous montre fièrement une poupée de cire [...] ce qui manque, c'est tout, c'est la vie».

A un siècle d'intervalle, nous rencontrons l'étonnante traductrice que fut Marina Tsvetaeva, dont presque toutes les versions de Pouchkine, faites en 1936 en préparation du centenaire de la mort du poète, paraissent ici pour la première fois. Pour Tsvetaeva, la question d'«intraduisibilité» ne se pose même pas dans

la mesure où toute poésie est déjà traduction. Reprenant une idée plus générale déjà exprimée en 1926 dans une lettre à Rilke («Dichten ist schon übertragen, aus der Muttersprache — in eine andere, ob französisch oder deutsch wird wohl gleich sein. [...] Dichten ist nachdichten»), elle demande à Valéry, dans le cas précis de Pouchkine (1937): «On le dit intraduisible [...]. Mais pourquoi serait-il intraduisible, un poète qui a déjà traduit ses idées et ses sentiments en un langage verbal?» Point de vue entièrement partagé par Valéry, qui affirme: «Ecrire quoi que ce soit [...] est un travail de traduction exactement comparable à celui qui opère la transmutation d'un texte d'une langue dans une autre». Même ordre d'idées chez certains des contemporains, tels Jean-Marc Bordier (II/462) et surtout Guillevic: «Or, qu'est-ce que traduire un poème, sinon écrire, d'après un modèle, un poème conforme au modèle? [...] En somme, traduire un poème ressemble beaucoup à écrire un poème» (II/466). La doctrine tsvetaevienne des «équivalences» trouve son reflet dans la profession de foi d'Igor Astrow (1909-1976), dont les archives, à Genève, contiendraient «des centaines de traductions de poètes russes en manuscrits». Astrow «croit profondément que tout beau poème, marqué du sceau d'immortalité, possède dans le Royaume du Verbe (selon la mystique chrétienne) ou dans le monde des Idées (selon Platon) des équivalents dans d'autres grandes langues» (II/421).

Quant aux traductions en prose — le tome II contient quelques petits échantillons de Jacques Ancelot (1827), Alexandre de Roguier (1828), Mérimée (1868), Ivan Tourguéniev (1876) et René Ghil (1919) —, écoutons de nouveau Valéry: «Que d'ouvrages de poésie réduite en prose, c'est-à-dire à leur substance significative, n'existent littéralement plus! Ce sont des préparations anatomiques, des oiseaux morts!» Et Jean-Marc Bordier de poser la question: «Y a-t-il pire trahison que la fidélité aux mots privés de toute correspondance musicale ou sémantique?» (II/462). En revanche, le principe de «fidélité prosodique» (rime, strophe etc.), que nous rencontrons déjà chez Mestscherski, sera adopté par Henri Grégoire, André Piot, le nommé Astrow et enfin par Tsvetaeva qui traduit «à la russe» à tel point que ses versions reprennent, à l'état presque pur, les rythmes «syllabo-toniques» (ïambes et trochées) des mètres binaires russes. Parmi les contemporains, le plus exigeant à cet égard est sans doute Maurice Colin (né en 1913), inflexible dans la défense des formes traditionnelles: «Je m'en tiens le plus possible aux règles de la prosodie classique [...] au cas contraire, chacun dit et fait ce qu'il veut. C'est l'anarchie. [...] Pouchkine et tous ses contemporains russes ou européens n'ont jamais alors [...] bouleversé la prosodie. Pouchkine moins que tout autre. Ce serait donc un anachronisme. [...] Notre laxisme actuel que nous prenons pour du génie n'est en réalité que le reflet d'un laisser-aller général qui n'aura qu'un temps et qui finira d'ailleurs très mal» (II/462-463). Encore un aspect des choses qui nous paraît capital — face aux ravages commis par certains poètes, auteurs de versions dites «imitations». Il y va de la modestie, de l'effacement même du traducteur devant le poète dont il n'est censé être que le messager, le héraut. Cette admirable leçon d'humilité ressort avec une force particulière lorsqu'elle vient de la plume d'un poète de la trempe d'un Guillevic: «On peut [...] formuler deux règles générales quant à la traduction des poèmes: — la première, qui va de soi, c'est que le traducteur doit s'effacer devant le poète traduit, qu'il ne doit pas être visible, — la deuxième, qui est un corollaire de la première et qu'il faut toujours se rappeler, tant on a facilement tendance à la violer, c'est que traduire n'est pas interpréter et que, par conséquent, il ne faut pas mettre dans la traduction plus de clarté qu'il n'y a dans l'original» (II/466).

Face à un ouvrage aux dimensions si héroïques, le critique, même s'il est

appelé à critiquer, ne ressent pas moins un certain malaise, une décontenance à en relever les défauts, qui heureusement ne sont pas nombreux. Le premier, qui est d'ordre purement typographique, concerne les sept schémas (I/19) qui devraient illustrer les formes rythmiques russes «correspondant» aux vers français, mais dont trois, si ce n'est quatre, s'avèrent faux. Ainsi le tétramètre, qui est censé correspondre à l'*octosyllabe* français, présente onze syllabes, alors que, parmi les formes répondant à l'*alexandrin* français l'hexamètre ïambique contient 13 syllabes (ce qui est possible mais non pas obligatoire), l'hexamètre trochaïque n'en contient que 10, le tétramètre anapestique, en revanche, non moins de 15... Or, si le lecteur rompu aux deux systèmes de versification peut facilement s'en passer, le profane, lui, à qui ces schémas sont justement destinés, ne peut qu'y perdre complètement son latin. Un second défaut relève de la méthode, ou plutôt d'un manque de méthode dans la présentation des traducteurs. Le lecteur qui aimerait les «suivre» au travers du livre (ce qui paraît être un intérêt légitime et même normal) regrettera tout d'abord de ne pas trouver le nom du traducteur sur place, c'est-à-dire dans le texte principal, mais de devoir se référer chaque fois à la table des matières. Et quant à se renseigner sur le compte des traducteurs, c'est un véritable jeu de hasard.

Pour les deux premières équipes (les contemporains), le lecteur trouvera une première liste des noms vers la fin de l'Introduction (I/20-21). Dans le tome II, parmi les notices biographiques (II/459-470), il en retrouve certains, mais pas tous, et en même temps un certain nombre d'autres dont il n'est pas question dans la première référence. Avec les «absents», l'affaire devient encore plus brumeuse. Dans le tome II toujours (pp. 417-422), nous trouvons quelques notices biographiques concernant une vingtaine de traducteurs (choisis on ne sait trop selon quels critères et présentés dans un ordre difficilement décelable, en tout cas ni chronologique ni alphabétique). Suit (pp. 423-437) une «Liste alphabétique par noms de traducteurs» qui n'est qu'une bibliographie et ne renseigne donc pas sur les traducteurs eux-mêmes. (Au moins eût-il été intéressant pour le lecteur non averti de savoir que le V. Sirine relevé p. 436 n'est personne d'autre que le W. *Nabokoff*-Sirine mentionné p. 433!) Enfin, il reste un certain nombre de traducteurs pour qui nous n'avons que le nom qui figure dans la table des matières. Telle Caroline Pavlova (I/217), la première grande poétesse russe qui, outre ses traductions, écrivait des vers en russe, en français et en allemand; tels Henri Troyat (I/131) et Louis Martinez (I/234).

Ces imperfections sont d'autant plus regrettables que le niveau de cette production, vue dans son ensemble, est tout à fait exceptionnel. De toute façon elles ne diminuent guère la valeur intrinsèque de ces beaux volumes, source inépuisable d'enchantement, d'inspiration, de rêveries et de réflexions les plus riches et les plus diverses. Livre excellentissime, somme toute, qui ne manquera pas de faire date dans les annales des relations culturelles franco-russes. Livre enfin qui traite, sous l'angle spécifique de l'œuvre de Pouchkine, du problème plus large de la traduction poétique en général. Ce dernier forme l'objet d'un autre livre d'Efim Etkind sur lequel nous reviendrons à l'occasion.*

Robin Kemball.

* Efim Etkind, *Un art en crise: essai de poétique de la traduction poétique*, traduit par Wladimir Troubetzkoy avec la collaboration de l'auteur, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, 298 p.

## LE PROPHÈTE
(trad. Prosper Mérimée, 1868)

Tourmenté d'une soif spirituelle, j'allais errant dans un sombre désert, et un séraphin à six ailes m'apparut à la croisée d'un sentier. De ses doigts légers comme un songe, il toucha mes prunelles; mes prunelles s'ouvrirent voyantes comme celles d'un aiglon effarouché; il toucha mes oreilles, elles se remplirent de bruits et de rumeurs, et je compris l'architecture des cieux et le vol des anges au-dessus des monts, et la voie des essaims d'animaux marins sous les ondes, et le travail souterrain de la plante qui germe. Et l'ange, se penchant vers ma bouche, m'arracha ma langue pécheresse, la diseuse de frivolités et de mensonges, et entre mes lèvres glacées sa main sanglante mit le dard du sage serpent. D'un glaive il fendit ma poitrine et en arracha mon cœur palpitant, et dans ma poitrine entr'ouverte il enfonça une braise ardente. Tel qu'un cadavre, j'étais gisant dans le désert, et la voix de Dieu m'appela: Lève-toi, prophète, vois, écoute, et parcourant et les mers et les terres, brûle par la Parole les cœurs des humains.

## LE PROPHÈTE
(trad. Marina Tsvetaeva, 1936)

*Dans le domaine de l'ardeur*
*Je me traînais sans fin ni cesse;*
*Un Séraphin dans sa splendeur*
*Se présenta à ma détresse.*
*Et, tel un baume merveilleux,*
*Posa ses doigts sur mes deux yeux.*
*Les yeux frémirent, puis — s'ouvrirent*
*Et, tels les yeux de l'aigle, virent.*
*Mes deux oreilles il toucha*
*Et les emplit un grand fracas.*
*J'ouïs des cieux le large souffle,*
*Des anges le sublime vol,*
*Le cœur du germe dans le sol,*
*Le cours des monstres dans leur gouffre.*
*Et me ployant comme un osier*
*Il arracha de mon gosier*
*Ma langue vaine, langue folle.*
*Et de sa dextre tout en sang*
*La sage langue du serpent*
*Y mit, — que pèsent mes paroles.*
*Et de son glaive me frappant*
*Il m'enleva mon cœur de sève*
*Et un charbon incandescent*
*Mit dans la trace de son glaive.*
*Et je restais pareil aux morts,*
*Et le Seigneur me dit alors:*
*— Debout, Prophète! Vois, écoute!*
*Emplis ton être de ton Dieu!*
*Que ta demeure soit — la route,*
*Et que ton verbe soit — du feu.*

## LE PROPHÈTE
(trad. Jean-Marc Bordier, né en 1940)

*Tourmenté de soif spirituelle*
*J'errais dans un sombre désert*
*Lorsqu'un séraphin à six ailes*
*M'apparut soudain dans les airs.*
*Comme sommeil sa main légère*
*Vint se poser sur mes paupières*
*Et mes yeux de voyant s'ouvrirent,*
*L'aigle ainsi se prend à frémir.*
*Il m'effleura les deux oreilles*
*Et sons et bruits soudain s'éveillent:*
*J'entends alors vibrer les cieux,*
*Voler les anges dans les airs,*
*Marcher les monstres dans les mers,*
*Croître les arbres en tous lieux.*
*Et, sur ma bouche se penchant,*
*Il m'arracha d'entre les dents*
*Ma langue vaine et pécheresse.*
*Et de sa dextre ensanglantée*
*Il mit dans mes lèvres pâmées*
*Le dard du serpent de sagesse.*
*Et de son glaive me perçant*
*Il extirpa mon cœur fiévreux*
*Qu'il remplaça entre mes flancs*
*Par un charbon brûlant de feu.*
*Je gisais seul, inanimé,*
*La voix de Dieu vint m'appeler:*
*«Debout, prophète, entends et vois,*
*Que ma volonté te pénètre*
*Et que ton verbe en tout endroit*
*Brûle le cœur de tous les êtres.»*

LA ROUTE EN HIVER
(trad. André Markowicz, né en 1960)

*Dans les vagues de nuages,*
*Se faufile le croissant;*
*Dans le triste paysage,*
*Il éclaire tristement.*

*Route longue et monotone...*
*Le traîneau va lentement,*
*La clochette qui résonne*
*Sonne monotonement.*

*Elle est longue et envoûtante,*
*La complainte du cocher:*
*La gaieté exubérante,*
*L'ennui morne et tourmenté...*

*Pas un feu, pas de chaumière,*
*Que la neige... Devant moi,*
*Que des bornes régulières...*
*Seules choses que l'on voit.*

*C'est l'ennui, c'est la tristesse...*
*Dès demain, enfin rentré,*
*Je pourrai, sous tes caresses,*
*Te mirer et t'admirer.*

*A minuit, soudain loquace,*
*Quand l'horloge sonnera*
*Eloignant les gens qui lassent,*
*Rien ne nous séparera.*

*Route triste et monotone...*
*Le cocher somnole un peu,*
*La clochette encor résonne,*
*Le croissant est ténébreux.*

LA ROUTE EN HIVER
(trad. Vardan Tchimichkian, né en 1942)

*La lune luit, prisonnière*
*Dans le brouillard ondoyant,*
*Et verse sur la clairière*
*De tristes rayons d'argent.*

*La troïka file et bourdonne*
*Le long du chemin gelé;*
*La clochette monotone*
*Carillonne un son filé.*

*De mon cocher la complainte*
*Evoque le souvenir,*
*Tantôt d'une folle étreinte,*
*Tantôt d'un triste soupir.*

*Rien dans l'immensité morne,*
*Pas un feu, pas un hameau...*
*Seule, parfois, une borne*
*Passe devant le traîneau.*

*Dieu! quelle triste journée...*
*Je verrai Nina demain*
*Et devant la cheminée*
*Je rêvasserai sans fin.*

*L'aiguille qui marque l'heure*
*Tout un tour accomplira;*
*Minuit, dans notre demeure,*
*Réunis nous trouvera.*

*Mon cocher toujours fredonne*
*Sa complainte dans la nuit;*
*La clochette est monotone,*
*Embrumé le croissant luit.*

LES DÉMONS
(trad. Marina Tsvetaeva, 1936)

*Les nuages fuient en foule*
*Sous la lune qui s'enfuit,*
*Les nuages fument et roulent,*
*Trouble ciel et trouble nuit.*
*Mon traîneau bondit et plonge,*
*Les grelots résonnent clair,*
*Que de leurres, que de songes,*
*Dans la plaine qui se perd!*

*— Va toujours, cocher! — Barine!*
*Choses vont de mal en pis,*
*La bourrasque m'enfarine*
*Mes deux yeux et mes esprits.*
*Ni lumière ni demeure,*
*En aveugles, nous errons!*
*C'est le Diable qui nous leurre*
*Et nous fait tourner en rond.*

*Le vois-tu danser sur place?*
*Maintenant — me crache sus!*
*Le vois-tu donner la chasse*
*Au cheval qui n'en peut plus?*
*As-tu pu le méconnaître*
*Sous la forme d'un poteau?*
*S'allumer et disparaître*
*L'as-tu vu, sur le coteau? —*

*Les nuages fuient en foule*
*Sous la lune qui s'enfuit;*
*Les nuages fument et roulent*
*Trouble ciel et trouble nuit.*
*Et voilà que tout s'arrête.*
*Les grelots reposent, morts.*
*— Qu'est-ce, un tronc ou une bête?*
*— Lui toujours et lui encor!*
*(...)*

LES DIABLES
(trad. André Markowicz, né en 1960)

*Les nuages roulent, courent,*
*L'invisible lune luit,*
*La neige vole, m'entoure,*
*Le ciel noir, partout la nuit;*
*Ma calèche roule, roule,*
*Les grelots tintent toujours,*
*Et la peur, la peur me saoule*
*Dans la plaine où le vent court.*

*«Fouette cocher!...» — «Mais les bêtes,*
*Mon bon maître, n'en peuvent plus...*
*Où est-on?... Cette tempête!...*
*Et la route a disparu...*
*On peut crever, plus de traces!*
*On se perd! Que fera-t-on?*
*Quelque diable nous pourchasse*
*Et nous fait tourner en rond.*

*Je le vois, là, qui rigole,*
*Crache et souffle contre nous...*
*Là, il rend les bêtes folles,*
*Il les pousse dans des trous...*
*Là, il court! Là, là, il saute!*
*Il est là, dans le brouillard...*
*Le feu follet sur la côte...*
*Là, il file dans le noir...»*

*Les nuages roulent, courent,*
*L'invisible lune luit,*
*La neige vole, m'entoure,*
*Le ciel noir, partout la nuit;*
*Et on tourne, on perd haleine...*
*On s'arrête tout à coup.*
*«Mais, c'est quoi, là, dans la plaine?»*
*«Va savoir! un tronc? Un loup?»*
*(...)*

P. BRUNEL, Cl. PICHOIS, A.-M. ROUSSEAU, *Qu'est-ce que la Littérature comparée?*, Paris, Armand Colin, 1983 (Coll. «U»), 172 p.

*La Recherche en littérature générale et comparée en France. Aspects et problèmes*, Paris, S.F.L.G.C., 1983, 416 p.

Manfred SCHMELING (Hrsg.), *Vergleichende Literaturwissenschaft, Theorie und Praxis.* Wiesbaden, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion 1981 (Athenaion Literaturwissenschaft, 16), 195 p.

Erwin KOPPEN, Rüdiger von TIEDEMANN (Hrsg.), *Wege zur Komparatistik. Sonderheft für Horst Rüdiger zum 75. Geburtstag*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1983 *(Arcadia, Zeitschrift für Vergleichende Literaturwissenschaft)*, 160 p.

Le nombre de pays où la littérature comparée en tant que discipline d'enseignement et de recherche occupe une place suffisamment bien définie parmi les autres disciplines littéraires ne cesse d'augmenter (Europe de l'Est, Asie, etc.), mais les USA et la France restent en quelque sorte les pierres angulaires du comparatisme international. Or, tandis que les manuels et introductions venant d'outre-Atlantique n'ont jamais fait défaut — citons, entre autres, le toujours utile volume collectif *Comparative Literature, Method and Perspective* publié par Stallknecht et Frenz, l'*Introduction to Comparative Literature* de notre compatriote François Jost et le plus récent *Comparative Literature as Academic Discipline* par Robert J. Clements —, le lecteur francophone, pendant de longues années, fut réduit au seul petit volume de Marius-François Guyard (*La Littérature comparée*, PUF, Coll. Que sais-je? n° 499), publié pour la première fois en 1951 et continuellement réédité depuis (sixième éd. mise à jour: 1978). Le vénérable manuel de Paul van Tieghem avait disparu depuis longtemps des librairies, et son successeur, le très bon «Pichois-Rousseau» (*La Littérature comparée*, 1967), traduit en plusieurs langues (dont l'allemand, avec une nouvelle préface par Peter André Bloch), fut assez rapidement épuisé, comme c'est d'ailleurs le cas de l'«essai d'orientation» *Littérature générale et littérature comparée* de S. Jeune (1968). Le livre de Guyard, en dépit de ses qualités, ne put combler la lacune: document historique tout autant qu'ouvrage d'initiation — c'est lui qui avait donné lieu au débat retentissant entre «Ecole américaine» et «Ecole française» —, il reste trop tributaire, même dans sa version révisée, d'une situation scientifique qui n'est plus la nôtre. C'est donc avec une certaine impatience qu'on attendait la parution du «nouveau Pichois-Rousseau», qu'on savait en chantier.

Le volume que voici, publié par le même éditeur, mais dans une présentation différente et pourvu d'un titre plus accrocheur, est en effet, à bien des égards, un nouveau livre. Première constatation: le «Pichois-Rousseau» est devenu le «Brunel-Pichois-Rousseau». Pierre Brunel, depuis 1970 professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) où il dirige le «Centre de recherche en littérature comparée» nouvellement fondé, est connu pour ses nombreuses publications et passe à raison pour un des meilleurs spécialistes de l'approche thématique. Rien d'étonnant donc à ce que le bref paragraphe de la première édition

intitulé «Thématologie», se trouve dans la nouvelle version remplacé par un chapitre «Thématique et thématologie» beaucoup plus important et qui ne doit plus grand-chose à son prédécesseur. Tout en avouant l'embarras, voire le découragement que le comparatiste peut ressentir face à «l'étendue du domaine qui s'ouvre à lui», tout en admettant aussi que les instruments méthodologiques et même terminologiques sont encore loin d'être parfaits (une fois de plus la différence entre thème et motif est sujette à caution), Brunel réussit à clarifier bien des points et, par exemple, à montrer dans quelle mesure la thématologie n'est pas un domaine «indépendant», mais foncièrement lié à la stylistique et à l'histoire. Sur les sept chapitres dont se compose le volume, trois sont plus ou moins nouveaux, outre celui que je viens de citer: «Une réflexion sur la littérature» (qui traite d'une partie des problèmes assignés traditionnellement à la «Littérature générale») et «Poétique» (qui contient, curieusement, l'essentiel de l'exposé consacré au phénomène de la traduction littéraire repris de la première édition où il figurait dans le chapitre «Structuralisme littéraire», titre quelque peu déconcertant auquel on a renoncé).

Si un tiers environ du volume a été récrit ou du moins profondément remanié, les chapitres I à IV reprennent pour l'essentiel le texte du «vieux» Pichois-Rousseau; il s'agit de la partie historique («Naissance et développement»), de l'exposé concernant les relations binaires («Les échanges littéraires internationaux») — où se trouve également le domaine des «images et mirages», appelé par Guyard «L'étranger tel qu'on le voit» (et auquel on applique aujourd'hui parfois le néologisme «imagologie») —, l'«Histoire littéraire générale» (centrée sur la périodisation et la question des genres) et l'«Histoire des idées». Cette division n'est pas très didactique, pour ne pas dire qu'elle prête à confusion: ainsi faut-il chercher à plusieurs endroits les pages importantes sur la traduction littéraire (aussi bien dans le chapitre «Les échanges littéraires internationaux», sous-titre «Les instruments», paragraphe «Traductions et adaptations», que dans le chapitre «Poétique»). De tels inconvénients ne sont pas simplement le résultat d'un travail collectif apparemment pas toujours bien coordonné, mais reflètent un double éclairage, historique et phénoménologique (ou esthétique), qui en dit long sur les problèmes théoriques d'une discipline conçue à l'origine comme «l'étude des relations spirituelles internationales» (J.-M. Carré), mais ayant perdu depuis assez longtemps déjà la foi du charbonnier... Que le «fait littéraire» est un phénomène pluridimensionnel, nous le savons tous, comparatistes ou non, mais on aurait pu souhaiter, de la part d'un manuel d'initiation, une tentative de synthèse plus marquée.

Le décalage entre l'«ancien» et le «nouveau» (Brunel-) Pichois-Rousseau est positif en ce sens que le livre actuel est plus ouvert, plus riche aussi, et qu'il n'évite pas les questions embarrassantes; il est négatif, me semble-t-il, en ce sens que le concept même de la littérature comparée y est moins clair, voire contradictoire. Est-ce pour cette raison aussi qu'on dit au début de l'introduction que «depuis 1967, les études de littérature comparée sont allées en s'obscurcissant» et que «le temps des traités semble bien passé»? Ce scepticisme honore celui qui le professe (et je crois ne pas me tromper en disant que j'y entends la voix de M. Pichois plutôt que celle de M. Brunel), mais il est peu fait pour orienter l'étudiant ou le fameux «amateur éclairé» en mal de repères. Heureusement que la postface intitulée «Vers une définition» supplée largement et intelligemment à ce besoin légitime! Mais pourquoi reprendre, au début du livre, les imprécations proférées en 1967 à l'adresse des «répertoires courants» et notamment du *Petit Larousse illustré* censés ignorer le terme même qui désigne notre discipline?

Dans son édition de 1980 le *Petit Larousse* dit fort correctement: «Littérature comparée, branche de l'histoire littéraire qui étudie les rapports entre les littératures de différents pays ou l'évolution d'un genre ou d'un thème littéraire à différentes époques ou dans des domaines culturels différents».

Ce qui était vrai il y a seize ans ne l'est plus, et la différence montre bien que «le mot et la chose» ont su s'imposer. Dans ce cas, comme dans plusieurs autres, une révision plus précise du «vieux» Pichois-Rousseau n'aurait pas été superflue. C'est malheureusement plus qu'évident dans les quinze pages d'«Eléments de bibliographie», où les lacunes et les fautes ne manquent pas. Que le petit volume d'essais publié par Horst Rüdiger sous le titre *Zur Theorie der Vergleichenden Literaturwissenschaft* figure sous «Manuels» (ce qu'il n'est nullement), passe encore, mais que la *Einführung in die Vergleichende Literaturwissenschaft* de Gerhard R. Kaiser (Darmstadt, 1980) ne soit guère mentionnée est inadmissible. Et que dire si le *Dizionario letterario Bompiani* (1947-1957) est recommandé comme seul ouvrage «beaucoup plus complet» que le *Dictionnaire* de Laffont-Bompiani, tandis que le monumental *Kindlers Literaturlexikon* (1965-1974), indéniablement le répertoire le plus riche et le plus compétent (par ailleurs basé sur les deux autres) est passé sous silence? Pourquoi ne pas avoir dit que les deux premiers fascicules du *Dictionnaire international des termes littéraires* ont été publiés? Pourquoi ne citer que l'«excellente bibliographie» de H.H. Remak sur la théorie comparatiste, vieille d'un quart de siècle, et non pas celle, beaucoup plus complète, qui figure dans le manuel de H. Dyserinck (1977)? Quant aux auteurs critiques auxquels on se réfère dans le texte même de l'ouvrage ou dans les notes, le lecteur non français doit continuellement tenir compte du francocentrisme traditionnel de nos collègues parisiens; il regrettera tout de même l'absence de noms tels que Werner Krauss, Hans Norbert Fügen, Adrian Marino ou Victor Žirmunskij. Il est certes facile (et trop facile) de critiquer un manuel en donnant une liste de ce qui est, dans les yeux d'un certain lecteur, lacune ou oubli. Le «Brunel-Pichois-Rousseau» a de grandes qualités, grâce à la compétence de ses auteurs il reste un ouvrage important et stimulant. Mais si l'on admet volontiers qu'il est le meilleur livre du genre en français actuellement en librairie, on doit tout de même constater qu'il n'est pas le meilleur qu'on eût pu imaginer.

Le volume *La Recherche en littérature générale et comparée en France* récemment publié par la Société Française de Littérature Générale et Comparée n'est pas un ouvrage d'initiation, mais un précieux répertoire — une sorte de «Livre Blanc», comme le dit le Président Daniel-Henri Pageaux — des activités comparatistes, essentiellement universitaires, des deux dernières décennies. Introduit par Claude Pichois, se terminant par un texte comme toujours personnel et engagé d'Etiemble — les deux grands «patrons» du comparatisme français actuel —, le livre propose un vaste panorama dû à une trentaine d'auteurs et allant de la traduction littéraire jusqu'au «Domaine japonais». Ce *Forschungsbericht* est fort bien organisé et peut être facilement consulté, même s'il lui manque un index. Les articles sont disposés en deux parties, «Orientations de recherches» et «Aires culturelles et linguistiques», et presque toujours liés à la pratique: centres de recherche, thèses récentes et futures, travaux par équipe, programmes d'enseignement. On peut être frappé par l'importance donnée à certains domaines peu «orthodoxes» de la discipline (littérature et arts — peinture, musique, cinéma —, littérature populaire et paralittéraire), mais aussi à un «secteur» plus traditionnel souvent décrié comme les études d'«images», dont Michel Cadot se fait l'avocat éloquent. Ces prises de position, ces développe-

ments ne sont pourtant jamais gratuits: ils indiquent un état de fait actuel. De l'ensemble de ces articles on retient somme toute une impression de vitalité d'une discipline dont quelques-uns ont cru pouvoir annoncer à plusieurs reprises la mort imminente.

Par rapport au comparatisme américain, dont les limites semblent souvent presque impossibles à fixer, étant donné que toute «comparaison» interlinguistique ou interculturelle y est déclarée licite, les Français restent malgré tout beaucoup plus proches de l'histoire (ce qui ne veut nullement dire qu'on pratique l'«histoire littéraire» conventionnelle). Cette tendance, sérieusement ébranlée par le formalisme, semble récupérer le terrain perdu. Daniel-Henri Pageaux dit: «Une attention immodérée non au texte, mais à la 'clôture' du texte a trop longtemps estompé ou mis sous le boisseau l'union féconde de la production textuelle et de la dimension historique. D'évidents symptômes d'un renouveau — ou, pour la recherche comparatiste, d'une continuité discrète mais opiniâtre — commencent à se dessiner» (p. 6). Même là où la recherche française s'inspire de courants méthodologiques internationaux, ce qui est notamment le cas de l'esthétique de la réception, l'arrière-plan historique n'est pas mis en cause.

C'est avec raison qu'Yves Chevrel caractérise, dans son article «De l'influence à la réception critique», la recherche française aussi bien du passé que du présent dans les termes suivants: «Une terminologie sommaire et parfois vague, de très nombreuses études approfondies de cas, dont beaucoup d'exemplaires, très peu de théorie» (p. 92). Tandis que l'«Ecole de Constance», par exemple, approfondit et modifie constamment ses modèles théoriques, les universités françaises continuent à produire des travaux tels que «La fortune des écrits de J.-J. Rousseau dans les pays de langue allemande de 1782 à 1813» (J. Mounier) ou «Orientations étrangères chez Sainte-Beuve» (D. Madelénat). Cette prédilection «germanique» des chercheurs allemands pour les questions de principe, pour une certaine abstraction philosophique, se répercute également au niveau de la théorie comparatiste. Un nombre considérable de traités ou d'ensembles théoriques a vu le jour en Allemagne depuis une quinzaine d'années (1968: U. Weisstein; idem: G. Ziegengeist; 1973: H. Rüdiger; idem: H.N. Fügen; 1977: H. Dyserinck; 1980: G.R. Kaiser, etc.). La dernière en date de ces «introductions» est la *Vergleichende Literaturwissenschaft* publiée par Manfred Schmeling en 1981. Le volume réunit huit contributions d'auteurs différents, dont la première (M. Schmeling, «Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft, Aspekte einer komparatistischen Methodologie») et la dernière (Armand Nivelle, «Wozu Vergleichende Literaturwissenschaft?») sont de caractère général, tandis que les autres traitent successivement les domaines suivants: périodisation (Martin Brunkhorst), influences et réception (Maria Moog-Grünewald), thématologie (Manfred Beller), théorie et recherche des genres littéraires — que d'aucuns appellent la «génologie» — (Willy R. Berger), traduction littéraire (Erwin Koppen), littérature et autres arts (Franz Schmitt-von Mühlenfels).

En dépit du caractère systématique et didactique de l'ensemble — les bibliographies respectives sont vastes et en majorité véritablement internationales —, on ne peut pas dire que la liste soit tout à fait complète; il manque notamment un chapitre sur l'«imagologie» (à défaut on pourra se référer à la publication de Manfred S. Fischer, *Nationale Images als Gegenstand Vergleichender Literaturgeschichte*, Bonn, 1981). On regrettera également l'absence d'un chapitre sur la critique littéraire comparée, même si des perspectives «généralistes» s'ouvrent souvent dans telle ou telle autre contribution.

Il est évident que Schmeling pratique un concept plutôt restrictif de la «Vergleichende Literaturwissenschaft», ce qui n'est pas forcément un mal du point de vue pédagogique mais limite la portée de son livre. D'autre part on ne manquera pas de souligner la qualité de plusieurs des contributions qu'il a réunies ou l'intérêt des exemples concrets étudiés par chaque auteur à la suite de l'exposé théorique (ainsi Koppen analyse des traductions allemandes de Shakespeare et de Verlaine, malheureusement sans toujours indiquer ses références critiques). Le chapitre de Maria Moog-Grünewald montre bien les apories de l'esthétique de la réception dès qu'elle quitte le modèle abstrait et s'attaque à des cas précis, inséparables du contexte historique qui détermine un «horizon d'attente» difficilement reconnaissable et souvent impossible à reconstruire. A la fin du volume, Armand Nivelle prononce un véritable plaidoyer pour la littérature comparée, toutefois non sans restriction, car: «Jedes noch so leidenschaftliche Plädoyer wird so lange erfolglos bleiben, bis die Komparatistik den Beweis erbracht hat, dass ohne sie die Kenntnis der Literatur nur unvollkommen sein kann.» La connaissance de «la» littérature? Tout dépend de notre définition d'un concept que nous n'aurons jamais fini de définir...

Mais comment devient-on comparatiste? L'autobiographie de Fernand Baldensperger de 1940 porte le titre *Une vie parmi d'autres*. Est-ce qu'on devient comparatiste comme on devient n'importe quoi d'autre? Il semble bien que oui: par «vocation», par ambition peut-être, par contrainte, par chance, par hasard. Tel est au moins l'enseignement qu'on peut tirer de la lecture du petit volume *Wege zur Komparatistik* publié par Erwin Koppen et Rüdiger von Tiedemann à l'occasion du 75e anniversaire de Horst Rüdiger, ancien professeur à l'Université de Bonn, fondateur de l'Association Allemande de Littérature Générale et Comparée et de la revue *Arcadia*, qui vient de mourir, moins d'une année après cet hommage. Vingt-deux collègues décrivent en quatre langues le chemin qui les a menés au comparatisme. Ce sont des fragments autobiographiques, parfois entremêlés de théorie littéraire et de fiction. Le demi-juif venu de Silésie et devenu Américain, l'Alsacien tiraillé entre la France et l'Allemagne, le Hongrois ayant assisté à la désagrégation de la vieille Europe, le Belge flamand travaillant comme lecteur de français dans une université allemande, ils ont tous vécu «leur» comparatisme existentiel avant de devenir titulaire d'une chaire quelconque, et ils en parlent, simplement, sérieusement, avec un sourire ou à mots couverts. A travers la littérature, la vie rejoint l'érudition, et c'est bien ainsi. Comment peut-on être Persan? Le comparatiste est tenté de répondre: comment peut-on ne pas être comparatiste?

Manfred Gsteiger.

Rita LÜCHINGER, *Salomon Gessner in Italien. Sein literarischer Erfolg im 18. Jahrhundert*, Bern-Frankfurt-Las Vegas, Lang, 1981, 226 p.

Ce livre sur la fortune de Salomon Gessner en Italie, que nous devons à une jeune chercheuse suisse, M^me^ Rita Torcasso-Lüchinger, voit le jour au moment où l'œuvre (picturale et poétique) du Zurichois fait l'objet d'un intérêt renouvelé. Une thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Florence sous la direction de Domenico De Robertis, a été le point de départ de l'étude.

L'auteur analyse en premier lieu les données fondamentales de la fortune de Gessner dans l'Italie du XVIII^e^ siècle. C'est en 1760 que Gasparo Gozzi publia dans la *Gazzetta veneta* la traduction de trente-sept vers de *La Mort d'Abel*; dès lors, les œuvres de Gessner, particulièrement les *Idylles*, connurent en Italie un important succès, dû à la thématique (la fuite de la réalité dans un monde pastoral fictif), à l'inspiration sentimentale proche de la sensibilité du temps, à l'intérêt suscité par la personnalité de l'auteur et, aussi, à un facteur «mode» (la lecture de Gessner était très en vogue dans les milieux mondains et intellectuels).

D'un point de vue chronologique, la «mode» gessnerienne en Italie est postérieure au phénomène analogue en France; c'est même par l'entremise des versions françaises de Michael Huber et Henri Meister que le poète zurichois commença à être connu dans la péninsule. La plupart des traducteurs italiens, d'ailleurs, traduisaient généralement à partir du français, et même ceux, peu nombreux, qui connaissaient l'allemand (comme Aurelio Bertola) utilisaient, à côté de l'original, les versions françaises. Rita Lüchinger passe en revue les nombreux traducteurs italiens (parmi lesquels on trouve également un Luganais, Francesco Soave) et fournit quelques exemples sur leur manière de traduire: il s'agit de touches plutôt rapides, mais qui toutefois laissent percer la physionomie stylistique de chacun d'eux (étant bien entendu qu'un examen proprement dit de la personnalité littéraire des différents traducteurs aurait demandé soit une série d'études monographiques, soit un volume plus considérable). Outre les caractérisations individuelles, l'auteur a aussi évoqué quelques problèmes de fond communs à tous les traducteurs, ainsi par exemple le fait que tous ou presque tous aient rendu en vers les idylles en prose de Gessner, conséquence de la distinction rigoureuse entre prose et poésie qui dominait dans la littérature italienne et qui laissait peu de place à une catégorie intermédiaire telle que la prose poétique du Zurichois.

Dans la dernière partie de son étude, Rita Lüchinger consacre une attention particulière à Aurelio de' Giorgi Bertola, certainement le plus important parmi les traducteurs de Gessner, et rappelle dans ses traits essentiels la manière dont il contribua (non seulement à travers ses versions mais aussi par des œuvres comme l'*Idea della poesia alemanna*, l'*Idea della bella letteratura alemanna* et l'*Elogio di Gessner*) à créer en Italie une certaine «image» du poète, du peintre et aussi de l'homme: une image positive, défendue avec obstination par Bertola contre des «adversaires» comme Saverio Bettinelli et Clementino Vannetti, qui jugèrent négativement (et souvent de façon sarcastique) l'œuvre littéraire du Zurichois. Il faut ajouter que Gessner appréciait beaucoup ses traducteurs italiens, et spécialement Bertola, à en croire les nombreuses lettres adressées à ce dernier; très élo-

quent et suggestif, un passage que Rita Lüchinger a reproduit en épigraphe à son livre (lettre de Gessner à Bertola du 22 août 1777; nous ne modernisons pas la graphie):

> Hab ich je gewünscht, in eine Sprache übersezt zu werden, so war es die Italienische, die mit so viel reichthum und energie so viel anmuth und harmonie verbindet, und für jede Dichtarth vieleicht die beste von allen neüern Sprachen ist.

La partie documentaire du livre est extrêmement utile: cinquante et un textes sont publiés en annexe, en grande partie des lettres inédites ou d'accès peu aisé, qui documentent des aspects divers de la réception de Gessner en Italie (parmi elles on trouve deux lettres de Gessner et quatre qui lui furent adressées par ses traducteurs, Domenico Ferri, Francesco Soave et Giuseppe Urbano Pagani Cesa). Il est peut-être regrettable que ne soient publiés, pour certaines lettres, que les passages qui touchent de près l'argument du livre, mais il est certain que des problèmes de place ont dû peser de manière décisive dans ce choix.

La bibliographie s'articule en plusieurs sections: traductions italiennes de Gessner de 1760 jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, écrits critiques sur Gessner parus en Italie entre 1762 et 1840, études sur Gessner et sur ses traducteurs (et pour cette section on arrive, évidemment, jusqu'à nos jours), liste des lettres adressées par des Italiens à Gessner et par ce dernier à des correspondants italiens, et énumération de lettres et de documents de tierces personnes où l'on parle de Gessner; dans cet inventaire sont enregistrées aussi bien les lettres déjà publiées que celles restées inédites.

Le livre marque un apport à l'étude de la fortune de Gessner (un phénomène aux dimensions européennes), à l'histoire des rapports culturels italo-suisses et à la problématique de la réception littéraire; il fournit en outre une documentation précieuse qui, peut-être, pourra stimuler de futures recherches et des publications d'inédits dans un proche avenir. Nous devons donc nous réjouir que cette étude ne soit pas restée dans les «limbes» des thèses dactylographiées, mais qu'au contraire elle ait été rendue accessible aux chercheurs.

Antonio Stäuble.

*Précis de littérature italienne*, sous la direction de Christian Bec, Paris, Presses universitaires de France, 1982, 434 p.

Ce *Précis de littérature italienne* vient combler une lacune dont la gravité était ressentie depuis longtemps. Il faut en effet remonter à 1906, date de la publication de la *Littérature italienne* d'Henri Hauvette[1], pour trouver un ouvrage en français de la même ampleur. Depuis lors, seuls deux manuels avaient été publiés: un, très imparfait, de M.-T. Laignel en 1926[2] et un autre, absolument sommaire, de P. Arrighi en 1954[3]. Mais ce *Précis* n'a pas ce seul mérite: loin de là! Il présente aussi le grand avantage d'allier l'unité de doctrine et de méthode à la variété des sensibilités et à la compétence des collaborateurs. Christian Bec — professeur à la Sorbonne et spécialiste de la Renaissance — a su éviter les deux pièges qui menacent les auteurs de tels manuels: celui de vouloir traiter soi-même toutes les périodes au risque d'aborder des sujets où l'on est moins compétent, ou celui de vouloir confier chaque période à un spécialiste différent au point de transformer son ouvrage en un recueil de monographies disparates. C'est au contraire une judicieuse voie médiane qu'il a choisie: tout en assurant la présentation des écrivains de la Renaissance, il a confié la rédaction des autres parties à sept enseignants universitaires français (professeurs et maîtres-assistants) spécialisés dans une période. De plus, tous les collaborateurs ont respecté le principe de l'analyse des œuvres et des courants littéraires dans une perspective strictement historique. Enfin, chaque partie, conçue selon un schéma semblable (du moins jusqu'au XIX^e^ siècle), se subdivise en chapitres traitant tantôt des principaux auteurs, tantôt des courants ou des genres littéraires. Chaque chapitre commence par une bibliographie essentielle des textes (originaux et en traduction) et des études critiques (où prévalent en général les ouvrages en français).

La première partie du *Précis* est consacrée à *L'époque communale*, que présentent tour à tour René Stella, Christian Bec et Pierre Blanc. Le lecteur appréciera sans doute la place qui est faite à la littérature des origines et du XIII^e^ siècle, même s'il aurait pu souhaiter une présentation plus détaillée des diverses personnalités de l'école poétique du «Dolce stil nuovo» (Dante et Cino da Pistoia en particulier). A propos de Dante, Boccace et Pétrarque, on relèvera, à côté de l'excellente analyse de chaque œuvre principale, la présentation claire et succincte des écrits mineurs; c'est du reste une remarque qui pourrait être étendue à tous les autres grands auteurs des siècles suivants. On notera aussi l'intérêt qu'offre le chapitre conclusif dédié aux œuvres des écrivains de second plan, qui permettent de mieux comprendre le «tissu» littéraire d'une époque ainsi que la continuité et la transformation des genres.

*La Renaissance* est le sujet de la deuxième partie que C. Bec traite, avec une particulière maîtrise, en une soixantaine de pages: c'est un panorama à la fois clair, succinct et complet. Peut-être des poètes comme le Politien et Boiardo, ou un genre littéraire comme le théâtre auraient-ils mérité quelques pages de plus: mais il ne s'agit là que d'une remarque marginale.

*Contre-réforme et époque baroque* (par Marie-France Tristan-Baron) constitue la troisième partie de l'ouvrage. Compte tenu du caractère complexe et

contradictoire de cette période, on appréciera la dizaine de pages introductives consacrées à la présentation de la situation historique et culturelle ainsi qu'à une claire approche des concepts de maniérisme et de baroque. Le chapitre XII, traitant de la *Littérature d'évasion et de controverse*, mérite tout particulièrement d'être cité pour sa richesse et pour son originalité. Notre seule petite réserve concerne le peu de place (une page) consacré à la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

Robert Perroud et Marius Pantaloni, dans *Arcadie, époque des «Lumières», Pré-Révolution* et *De l'époque napoléonienne au Risorgimento*, accordent une plus grande place aux grands auteurs comme Metastase, Goldoni, Parini, Alfieri, Foscolo, Manzoni, Leopardi; mais le contexte historico-culturel n'est pas pour autant oublié. Le chapitre sur Goldoni figure certainement parmi les plus intéressants: on peut souhaiter qu'il contribuera à donner une image plus juste du dramaturge vénitien dans le monde francophone.

Dans la dernière partie, qui va *De l'Unité à l'époque contemporaine*, la mise en perspective historique est peut-être un peu plus difficile. Ainsi, par exemple, les œuvres de Pascoli et surtout de D'Annunzio auraient-elles mérité d'être présentées — conformément aux études les plus récentes — en dehors du cadre un peu strict et «passéiste» du Décadentisme. Pour ce qui est de la littérature du XX^e^ siècle, on remarquera que Charles Boulay et Michel David affrontent d'une manière fort heureuse le problème du jugement critique sur les écrivains modernes. Certes, au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'année 1980, les analyses des œuvres font place à de longues listes de noms, alors qu'on aurait désiré un choix plus sélectif. Mais d'excellentes notices sont consacrées à des auteurs comme Moravia, Bassani, Cassola, Pizzuto, Gadda, Lampedusa, Sciascia et Calvino.

Ce *Précis de littérature italienne* s'adresse donc à la fois à des lecteurs francophones qui cherchent une information ponctuelle, précise et concise sur un auteur ou sur une période, à des enseignants de littérature italienne des écoles secondaires qui pourront mettre à jour leurs connaissances et les approfondir grâce à une excellente bibliographie sélective, ou à des étudiants d'italien débutants qui désirent acquérir une connaissance de base en littérature.

Jean-Jacques Marchand.

[1] Paris, Colin.

[2] Paris, Colin.

[3] Paris, PUF («Que sais-je?»).

Hans M. ZELL, Carol BUNDY et Virginia COULON, eds., *A New Reader's Guide to African Literature.* New York, Africana Publishing Company, 2d edition, 1983, 533 p.

Ce guide est un précieux instrument de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature africaine. Avec cette seconde édition complètement refondue et élargie, l'ouvrage comprend principalement un répertoire de 3091 œuvres d'auteurs africains noirs du sud du Sahara, écrivant en anglais, français et portugais.

Les titres, couvrant le roman, le théâtre et la poésie, sont groupés régionalement et par pays, où ils sont classés alphabétiquement par auteur. Chaque titre est suivi d'un bref commentaire, dont l'objectif est de guider le lecteur sur l'œuvre, et parfois d'extraits de critiques. La seconde rubrique en importance est constituée par les biographies de 95 auteurs sélectionnés qui se présentent sous la forme de petits essais avec des notes de références précises et souvent la photographie de l'écrivain.

D'autres rubriques seront particulièrement appréciées des chercheurs: celles concernant les ouvrages de référence, les critiques, études ou essais généraux et spécialisés, consacrés à des auteurs ou à des œuvres spécifiques, ainsi que les anthologies. Les travaux d'auteurs non africains y sont également inclus. Le guide comprend en outre deux chapitres d'œuvres sélectionnées: l'un relatif au folklore et à la tradition orale, l'autre à la littérature pour l'enfance.

La section relative aux périodiques est aussi très soignée. Elle distingue les revues spécialisées de celles plus générales, consacrées aux études africaines, ainsi que les livraisons spéciales de revues non africanistes.

Enfin, le guide s'achève sur un répertoire d'adresses très utiles, celles des librairies spécialisées, des éditeurs et des bibliothèques qui détiennent des collections sur la littérature africaine (pour la Suisse, le guide retient la bibliothèque municipale de Winterthour et celle de l'Institut universitaire d'études du développement (ex-Institut africain) et donne des indications sur leurs collections).

Dans leur préface à cette seconde édition, notre compatriote Hans Zell et ses collaborateurs font un bilan des changements intervenus dans le domaine de la littérature africaine depuis 1972, date de la première édition.

Les thèmes se sont modifiés. Ce ne sont plus l'expérience coloniale et les conflits de culture qui constituent la toile de fonds des écrits. On assiste à l'émergence du roman urbain, et les préoccupations des auteurs africains s'orientent vers les problèmes sociaux de l'Afrique d'aujourd'hui — «les écrivains ont joué le rôle de catalyseurs du changement social» et la nature de leur engagement s'est réorientée dans une perspective différente.

La perception et le rôle de la littérature ont également changé. L'enjeu de la langue a été un thème prioritaire et largement débattu. Le guide ne recense pas les ouvrages en langues africaines. Cette omission volontaire n'était pas prévue dans le projet initial. Elle s'explique par le souci des auteurs de ne pas donner des proportions démesurées à ce guide. A leur avis, ce domaine nécessiterait une bibliographie entièrement séparée.

Il est vrai que la mise au point d'un tel guide n'est pas une tâche aisée par la somme d'informations dispersées qui a dû être rassemblée. L'Afrique est un

continent bien délimité, mais les aléas de l'histoire, durant la colonisation, lui imposèrent de multiples frontières et une fragmentation, ce qui explique aujourd'hui la multiplicité des Etats et l'usage de la langue de l'ancien colonisateur.

Ce contexte rend le travail d'inventaire particulièrement difficile. Et, de plus, il pose des problèmes quant à l'économie même d'un tel guide. Quelles classifications et sélections adopter qui ne puissent être suspectées de jugement de valeur?

Les auteurs du guide en sont bien conscients. Ils ne prétendent pas à l'exhaustivité et reconnaissent leurs lacunes. Leur objectif est très concret: que le lecteur s'y retrouve et, sur ce plan, un certain pragmatisme semble bien avoir été leur règle de travail. En ce sens, le guide est une réussite. Et le recours à l'index en fin de volume est le mode d'usage du guide qui devrait l'emporter sur la lecture par rubriques où l'arrangement interne de certaines classifications pourrait paraître audacieux. Signalons comme exemple l'existence d'une rubrique «Guinée» dans la partie intitulée «English-speaking Africa» afin d'intégrer un écrivain guinéen, Prince Modupe, né en Guinée mais vivant aux Etats-Unis où il écrivit en anglais un roman autobiographique, alors que les autres écrivains guinéens sélectionnés sont répertoriés dans la rubrique «Guinée» de la partie intitulée «Francophone Africa». Ce qui pourrait également nous amener à nous interroger sur le choix de l'intitulé «Francophone et Lusophone» de préférence à «French-speaking Africa» ou «Portuguese-speaking Africa».

Quelques critiques mineures et interrogations du même type pourraient être faites selon les domaines de compétence des lecteurs. L'option de n'inventorier que les travaux d'auteurs africains «noirs» permet d'exclure, par exemple, les écrivains sud-africains «blancs» relativement bien connus en Occident et dont certains sont traduits en français. Mais cette option n'est pas formellement respectée, par exemple pour l'Angola, où la sélection proposée par Donald Burness (éditeur associé pour l'Afrique lusophone) comprend de nombreux auteurs «blancs». On aurait tort cependant, par excès de formalisme, d'attacher de l'importance à ce genre d'erreurs. Sur le plan littéraire, être un écrivain «blanc» n'est pas la même chose en Afrique du Sud qu'en Angola, où cette marque est non pertinente au niveau de l'écriture.

Pour en rester à l'Angola, on pourrait aussi s'étonner que D. Burness n'ait pas retenu, de l'écrivain Castro Soromenho, le roman *Virage* dont une traduction française fut publiée chez Gallimard en 1962, ainsi que la thèse de Manuel dos Santos Lima, consacrée à cet auteur *(O Negro e o Branco na Obra de Castro Soromenho)* et présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne en 1975, qui aurait pu enrichir la rubrique consacrée à la critique (deux des œuvres de Lima sont par ailleurs répertoriées dans la sélection consacrée à l'Angola).

Relevons enfin que le Burundi et la Guinée équatoriale (Afrique hispanophone?) ne sont pas couverts, que le plan de l'Afrique a perdu toutes ses îles, pourtant bien présentes dans le guide, et que la revue *Recherche, pédagogie et culture* (animée par Denyse de Saivre), qui a tant contribué à faire connaître la littérature africaine par ses nombreux dossiers, a été curieusement oubliée dans la liste des périodiques.

Laurent Monnier.

Paul BOAKYE, *Syntaxe de l'achanti. Du phonème à la phrase segmentée*, Berne, Peter Lang, 1982, 360 p.

L'ouvrage sous considération marque, à coup sûr, une étape dans l'évolution de la connaissance d'une des langues importantes de l'Afrique occidentale. L'achanti est en effet une variété dialectale du complexe twi, qui s'intègre à son tour, sans rupture d'intercompréhension, dans le vaste ensemble linguistique du groupe akan du Ghana méridional, souvent traité comme une seule langue dans la littérature spécialisée. Si le nombre des locuteurs natifs akan est bien supérieur à quatre millions, on peut estimer que, en raison du rôle véhiculaire qui incombe au twi, près de la moitié de la population ghanéenne (env. dix millions) se trouve dans la zone d'influence akan. La mission de Bâle, implantée dans la région depuis le milieu du siècle dernier, ne s'y est pas trompée: une imprimerie installée sur place dès le siècle passé n'est pas étrangère au fait de l'existence d'une abondante littérature akan. Parmi les titres notables figurent, à côté de la *Bible*, des traductions de Shakespeare, Tolstoï, Homère et Chaucer. On signale très tôt, d'autre part, un certain nombre d'études linguistiques et ethnographiques, dont une grammaire et un dictionnaire de Johann Gottlieb Christaller, datant respectivement de 1875 et 1881, œuvre pionnière d'une qualité sans égale en son temps[1]. Il est d'autant plus surprenant qu'un siècle plus tard, parmi 1500 publications recensées[2], consacrées à la langue akan ou rédigées en akan, il ne se trouve aucune étude moderne, compréhensive et scientifique d'un parler akan ghanéen[3].

C'est cet état de choses, déplorable bien que, hélas, nullement exceptionnel en linguistique africaine, qui amène Boakye à consacrer toute la première partie de son travail à l'analyse des faits relatifs à la phonologie, à la prosodie et, en cours de route, aux principaux types de syntagmes (groupes nominaux) et d'énoncés. Il apporte ainsi une contribution non négligeable à la connaissance générale de l'achanti et des langues akan. Mais tout ceci en guise de «prolégomènes» à la seconde partie qui constitue la pièce maîtresse de l'ouvrage: l'étude des divers types de phrases segmentées en achanti et leur mise en rapport avec la théorie générale élaborée sur ce sujet par d'illustres représentants de l'école genevoise, notamment Charles Bally et Henri Frei. Ce dernier, en particulier, fut conscient de la nécessité de confronter les hypothèses émanant d'une théorie générale avec un éventail de données bien maîtrisées, provenant de langues aussi diverses que possible. C'est ce souci d'équilibre entre déduction et empirie qui a orienté les trois dernières thèses rédigées sous sa direction, l'une sur l'anglais[4], les deux autres, dont l'ouvrage présent de Boakye, sur des langues africaines[5], vers un intérêt particulier pour le type de phrase complexe qu'il appelle segmenté et dont le propre est la mise en exergue d'un membre, le «satellite détaché», moyennant un ensemble de procédés tels que la dislocation, des modulations intonatives spécifiques, des pauses, etc. Intérêt motivé par un goût du marginal? Pas du tout. Car la double opposition entre phrase liée et phrase segmentée d'une part, entre structure coordonnée et structure segmentée de l'autre, place bien cette dernière au centre d'une théorie de l'énonciation, formulée initialement par Charles Bally[6]: il s'agit donc, non pas d'accidents stylistiques, mais d'options fondamentales de l'énonciation.

Et si l'auteur de la *Grammaire des fautes* revint, vers la fin de sa carrière, sur cette problématique entamée par son prédécesseur[7], ce fut d'une part pour en élargir le champ d'étude sur le plan empirique et pour en élaborer une typologie affinée, mais aussi et surtout pour y appliquer une méthodologie plus rigoureuse, s'inspirant de Hjelmslev notamment en ce qui concerne la détermination

des rapports syntagmatiques intervenant dans la constitution des segmentées, et des critères susceptibles de remplacer le psychologisme dont les observations de Bally, nonobstant leur perspicacité, furent teintées. Au chapitre 8 de son ouvrage, Boakye nous fournit un résumé succinct et clair de la position de Bally ainsi que de l'apport original de Frei, résumé qu'il fait déboucher sur une comparaison systématique, à la lumière de ces positions théoriques, des segmentées française et achanti.

Rares sont ceux qui contesteront aujourd'hui l'intérêt de la recherche portant sur divers modes d'organisation de l'information dans la phrase (et au-delà!). On tombera donc d'accord avec l'auteur pour affirmer avec lui que «la phrase segmentée constitue un domaine très riche» (p. 190), qui s'ouvre actuellement à la recherche linguistique. On regrettera seulement qu'une riche tradition de la recherche ayant pour objet précisément ce domaine — circonscrit, il est vrai, selon des critères différents et se servant d'une autre terminologie — ait apparemment pu passer inaperçue à Genève: nous pensons aux travaux issus de l'école de Prague, qui traitent de l'articulation de l'énoncé en termes de la dichotomie thème/rhème, et plus particulièrement aux recherches pionnières de Halliday sur l'anglais[8], qui abordent les problèmes posés par les structures segmentées dans une perspective fonctionnaliste plus vaste. Sans rien enlever à l'originalité du point de vue genevois, un coup d'œil sur des courants de recherche animés par des préoccupations analogues (nous pourrions citer plusieurs autres travaux disponibles dans la période de rédaction du présent ouvrage) aurait pu singulièrement enrichir l'étude de la segmentée achanti et les hypothèses qui en découlent pour la théorie générale. Sans doute pourra-t-on s'attendre à ce que les travaux ultérieurs de l'auteur contribueront à combler cette lacune.

Pour l'instant, reprenons les quatre chapitres de la première partie, qui, sous le titre général «Eléments constitutifs de la phrase» traitent successivement des phonèmes, des tons, de la fonction des tons et des types d'énoncés. Dans les sections plus particulièrement consacrées à la phonologie, on notera que les faits saillants — problématiques dans la plupart des langues ouest-africaines — relatifs à la tonologie, à l'harmonie vocalique et à la nasalisation (en tant que propriété de résonance non pas de phonèmes individuels mais de la syllabe) sont analysés avec lucidité et finesse, tant sur le plan tactique que non tactique. On notera aussi que pour lever certaines ambiguïtés de l'analyse, l'auteur fait appel, à bon escient, à la comparaison dialectale.

Nous n'avons à formuler des réserves que sur deux points, dont la portée est cependant considérable, non seulement sous le rapport de la description d'un type de langue très répandu en Afrique, mais encore par les implications qu'ils ont pour la linguistique générale.

L'*harmonie vocalique* se présente en akan sous une forme classique et relativement simple: les neuf phonèmes vocaliques forment un système symétrique à deux positions (antérieure et postérieure, *a* étant hors corrélation, à moins qu'on veuille voir dans certaines alternances résiduelles une trace d'une dixième voyelle disparue — hypothèse que Boakye n'envisage pas et que l'évidence comparative censée expliquer ces alternances ne favoriserait d'ailleurs pas). Ils se répartissent sur deux sous-ensembles de telle sorte que la composante vocalique des «mots» (lexèmes simples ou redoublés, syntagmes de type préfixe + radical) est constituée exclusivement de voyelles appartenant soit à l'un soit à l'autre de ces sous-ensembles. Comme l'auteur le remarque dans les sections consacrées à la phonotactique (3.3 ss.), l'harmonie vocalique joue un rôle prépondérant dans la délimitation des unités significatives. Mais quel est le corrélat articulatoire qui déter-

mine la compatibilité de voyelles appartenant à des séries non adjacentes du point de vue de leur aperture et, par contrecoup, l'incompatibilité de séries adjacentes? Cette question a reçu une réponse satisfaisante dès 1967[9], et ceci précisément à travers les résultats de recherches entreprises sur l'akan, que Boakye ne semble pas ignorer totalement — puisqu'il cite dans la bibliographie un travail de Schachter et Fromkin sur la phonologie de l'akan[10] —, mais qu'il choisit apparemment de passer sous silence. En fait, on reconnaît généralement, sous réserve d'une identification plus définitive des paramètres physiologiques déterminants — qui peuvent d'ailleurs varier d'une langue à l'autre — que la position avancée ou rétractée de la racine de la langue, et non l'aperture, est le facteur décisif qui explique le jeu des sous-ensembles harmoniques.

Comme dans la majorité des langues africaines, l'analyse correcte du système tonal et du fonctionnement tactique des *tons* est pivotale en achanti. Elle prend d'autant plus de poids dans une étude syntaxique qu'en achanti la fonction du ton est plutôt restreinte dans le domaine lexical, mais prépondérante dans celui de la syntaxe. Au bout d'une analyse menée avec rigueur et précision, une seule question reste posée: celle de l'interprétation du ton moyen. Nous admettons volontiers, avec l'auteur, que lorsque ce ton apparaît dans des lexèmes isolés, il est à interpréter comme une variante du ton bas. A ne considérer que ce cas, le système achanti comporterait donc deux tons ponctuels, distribués sur la chaîne à raison d'un tonème par unité syllabique (voyelle ou nasale syllabique, *r* dans certaines conditions). Mais peut-on en dire autant à propos des nombreuses occurrences du ton moyen dans la chaîne, suscitées par des modifications du schéma tonal de base qui interviennent pour signifier des relations grammaticales telles que la détermination, la spécification et la caractérisation (4.3-5), ou qui servent à différencier divers modes d'intégration de propositions subordonnées (propositions-termes assumant des rôles syntaxiques dans la proposition, propositions circonstancielles intégrées dans la phrase liée ou, au contraire, constituant le satellite détaché d'une segmentée, cf. 4.8 et 7.2-3)? En voici un exemple des plus simples: le ton du préfixe négatif *ǹ-* à valeur négative est assimilé au ton haut d'un personnel précédent et entraîne en même temps l'abaissement au registre moyen du ton haut du radical suivant: HBH → HHM (p. 48, à propos du verbe «être», par exemple à la deuxième personne du singulier). On reconnaît sans difficulté dans cet abaissement la trace de l'effet assimilatoire du ton bas disparu (ou assimilé à son tour par le ton haut précédent): on a bien là le scénario classique de la genèse d'une baisse tonale contextuellement conditionnée à l'origine, mais qui devient non automatique et donc distinctive dans la mesure où le ton bas conditionnant a disparu et n'est plus restituable pour le locuteur.

Ce phénomène, dont Christaller semble avoir eu une première intuition géniale, est bien connu et a souvent été décrit — et d'ailleurs spécifiquement à propos de l'akan — sous le nom de «downstep» et est symbolisé conventionnellement par un point d'exclamation indiquant l'abaissement du ton haut suivant (HH! H)[11]. Il en résulte, surtout dans des systèmes à deux tons ponctuels, un ton moyen à distribution «erratique», qui ne se laisse ni réduire à l'un des deux autres tons, ni intégrer dans le système à titre de troisième ton ponctuel. Le «downstep» — baisse tonale non prévisible — est fréquent dans les langues dites à «terrasses tonales», dans lesquelles on observe en même temps un abaissement progressif et automatique des tons sous l'effet d'un mouvement assimilatoire contrôlé par les tons bas intervenant successivement dans la chaîne.

Citons encore comme exemple la détermination, qui fait intervenir sur le second terme, le déterminé, un schéma modifié surimposé HM: *kòsùá* «œuf»,

*mì kósuá* «mon œuf» (BBH → HMH). Boakye lui-même résume ce changement, qui se retrouve dans de nombreuses autres configurations, comme le «passage d'un ton bas au ton haut créant un ton haut supplémentaire avec pour effet le remplacement d'un ton bas subséquent par un ton moyen combinatoire» (p. 55). Si l'on admet l'hypothèse que ce «ton haut supplémentaire» serait un ton grammatical «flottant» (trace d'un marqueur de détermination à ton haut dont la composante segmentale aurait été élidée), le ton moyen s'explique par un effet compensatoire très plausible: M apparaît toujours comme manifestation compensatoire d'un ton bas sous-jacent, éclipsé par un ton haut surimposé. En fait, la notion du «downstep», combinée avec celle des «tons flottants» syntaxiquement motivés semble permettre de dériver un certain nombre des schémas tonals modifiés (pas tous!) à partir du schéma de base. Ce qui résulterait, pour l'ensemble de l'organisation tactique des tons, en une description plus économique et plus élégante. Mais Boakye s'oppose avec vigueur, peut-être pour de bonnes raisons de principe, à l'attribution d'un statut de pertinence à un changement tonal, cherchant à tout ramener soit à des modifications globales des schémas de base (mais d'où vient alors la régularité, reconnue par lui-même, de l'effet compensatoire si caractéristique donnant lieu aux séquences HM?) soit à des changements automatiques, donc non pertinents (4.5.2). Mais, pour citer un dernier exemple, peut-on vraiment invoquer une valeur sémantique comme critère d'une prétendue prévisibilité d'un schéma tonal, interprétée dans le sens de sa non-pertinence? En effet, selon Boakye (4.3.4.3), l'opposition entre valeur abstraite et valeur concrète des substantifs «conditionnerait» la différence des schémas tonals applicables aux homonymes *bá* «venue» et *bá* «enfant» dans la relation de détermination: enclise tonale dans le premier cas (*ní ba* «sa venue», HM), absence d'enclise dans le second (*nì bá* «son enfant», BH). Erreur de méthode, selon nous: une différence de signifiés ne saurait fonder la prévisibilité, donc le statut de variation, d'une différence de signifiant, puisque cela impliquerait qu'on invoquerait le même type de critère pour en tirer des conclusions opposées.

Malgré les quelques réserves que nous venons de formuler, l'étude des agencements tactiques des tons est, dans son ensemble, remarquablement claire et cohérente — ce qui mérite d'être souligné à propos d'un domaine dont les difficultés sont notoires. Il serait sans doute intéressant de reprendre cette étude à la lumière de la typologie des changements tonals qui est en train de se constituer à la suite de nombreux travaux récents, surtout africanistes[12].

Grâce à l'analyse des rapports syntagmatiques des architermes (unités constitutives résultant de la réduction des syntagmes), on parvient à établir une typologie de la phrase liée (ch. 5). On distingue notamment, à ce niveau, «phrase-pignon» et «phrase-poteau». Cette terminologie fait référence au mode de figuration des dépendances inventé par Henri Frei: le pignon représente la dépendance mutuelle de deux termes, le poteau l'autonomie d'un terme, la déviation la dépendance unilatérale, et la balance un rapport de coordination, dit «uniforme» (p. 74). Que la valeur de ces représentations, auxquelles Boakye a constamment recours, soit avant tout pédagogique ou éventuellement heuristique, peu importe: les notions qu'elles symbolisent situent d'emblée l'analyse dans un cadre structuraliste d'observance hjelmslévienne, avec tout ce que cela comporte comme garantie de rigueur de méthode et en même temps comme risque d'un certain cloisonnement.

Nous nous expliquons. Le classement d'un énoncé du type «C'est les gamins qui ont cassé la vitre» (p. 93, fig. 16) comme phrase-poteau suppose, en français

comme en achanti, l'existence d'un noyau «implicitement autonome», ce noyau comportant en achanti un marqueur d'emphase *nà*, désigné abusivement, selon nous, comme «conjonction» (5.4.4.1). Ce type d'énoncé représente une complexification («plus de catènes», cf. 8.7.1.5) par rapport à l'énoncé «Les gamins ont cassé la vitre», type de phrase-pignon construit à partir d'un syntagme prédicatif à deux termes en rapport de présupposition mutuelle. Mais Boakye le rapproche plutôt, par le trait commun du «poteau», de la phrase elliptique (dite quasi-phrase) «Les gamins» réponse à la question «Qui a cassé la vitre?». Or, on notera seulement, pour l'instant, que la démonstration de la validité de ce genre de rapprochement ne peut être apportée sans le recours à un *cadre énonciatif*, si élémentaire soit-il.

De même, il est certes valable d'analyser une phrase comme «Les gamins, ils ont cassé la vitre» en termes du rapport syntagmatique interne qui la caractérise, qui est un rapport de dépendance unilatérale entre le terme extraposé et la totalité de la proposition-noyau. Ce qui permet d'opposer, par ce trait syntagmatique, la phrase segmentée et la phrase coordonnée. D'autre part, le rapprochement tout aussi valable entre la phrase-poteau («Ce sont les gamins qui...») et la segmentée («Les gamins, ils ont...») permettrait d'opposer en bloc ces deux constructions — dont Boakye note l'analogie (pp. 95 et 99), sans toutefois l'exploiter systématiquement — à la phrase liée, dont elles se démarquent par le traitement spécial accordé à un des termes de l'énoncé, traitement qui implique une mise en relief ou, pour différencier les deux cas, une focalisation et une topicalisation respectivement. Mais alors une syntaxe des segmentées, à laquelle l'ouvrage de Boakye apporte incontestablement une contribution importante, appellerait comme corollaire nécessaire une systématisation des variables énonciatives et la constitution d'un cadre interprétatif adéquat des conditions d'utilisation, dans la situation de communication, des diverses structures traitées sous cette rubrique et de celles qui, sans être des segmentées, s'y apparentent du point de vue fonctionnel.

Il n'est pas sans intérêt de relever à ce propos que d'après la théorie du signe complexe de Henri Frei[13], les divers procédés rentrant dans la constitution des segmentées (dislocation, pause, intonation ou schémas tonals modifiés, agencement et rapport satellite-noyau, etc.) possèdent ensemble le statut d'un caténant, c'est-à-dire d'un signifiant de relation; c'est bien aussi le point de vue adopté par Boakye: «[...] les procédés de segmentation forment ensemble le signifiant auquel correspond la mise en relief linguistique, le signifié» (p. 185). Or c'est précisément le côté du signifié (le caténé dans la terminologie de Frei) qui fait figure de parent pauvre dans l'affaire. La notion galvaudée de «mise en relief» est bien incapable de servir de description crédible de ce signifié, celle de «rappel», pour caractériser les satellites postposés du français («Il est là, le problème», p. 186), aurait au moins besoin d'être précisée: un rappel de quoi? Mis à part ces deux approximations d'une description des valeurs, nous n'avons rencontré qu'une référence occasionnelle au caractère «expressif» de ces constructions. L'imprécision de cette caractérisation sémantique est à notre avis une conséquence directe de l'absence d'une approche structurée des variables d'ordre énonciatif et discursif, pourtant déjà annoncée dans la théorie de Bally.

Poussons un peu plus loin cette réflexion, en l'appuyant sur un exemple concret: dans le cadre de la comparaison des segmentées française et achanti, au chapitre 8, Boakye constate, face à la mobilité du satellite détaché français — qui peut précéder ou suivre la proposition-noyau, ou même y être inséré —, la position fixe du satellite achanti, qui (à une exception près dont l'appartenance

au type segmenté nous paraît douteuse, cf. 8.7.2) précède invariablement le noyau. Cette observation, intéressante par elle-même et du point de vue d'une typologie syntaxique, l'est d'autant plus que l'auteur démontre que la mobilité du satellite français est liée à la disponibilité de l'intonation de phrase, et la position fixe du satellite achanti, à l'absence d'une intonation syntaxique capable d'opérer indépendamment de la tonalité — inhérente ou modifiée — des constituants. Or, si l'on admet à titre d'hypothèse que l'ordre régressif (satellite-noyau) et l'ordre progressif (noyau-satellite) de la segmentée française correspondent à des fonctions distinctes, on pourrait succinctement caractériser celle du satellite antéposé comme une indication d'une discontinuité (ou disjonction) du thème, et celle du satellite postposé comme une indication de continuité marquée du thème.

Face à cette hypothèse, la question pourrait alors être posée pour l'achanti: quels sont les moyens mis en œuvre, pour remplir ces mêmes fonctions, par une langue qui ne connaît pas la même mobilité du satellite détaché? Voilà donc où nous verrions, à titre d'exemple, l'intérêt d'une approche du type de celle préconisée par l'école de Prague, Halliday ou, plus récemment et dans des perspectives différentes, par Martins-Baltar et Culioli[14]. L'intégration de tels points de vue ajouterait une dimension supplémentaire au type de recherche, exemplaire par la rigueur de l'analyse syntaxique mais souffrant d'une certaine myopie structuraliste, que représente le travail de Boakye. Nous nous hâtons d'ajouter qu'une telle complémentarité des approches se situerait parfaitement — comme il ressort de ce que nous avons dit plus haut — dans le prolongement de la pensée de Bally, pour lequel la phrase segmentée était après tout une manière d'articuler thème et propos, mais aussi de celle de Frei et de son postulat d'un signifié de la relation syntaxique, resté largement inexploité à ce jour: c'est une théorie intégrée de l'énonciation et des structures discursives qui nous paraît avoir le plus de chance d'offrir un terrain d'examen et d'application à ce concept qui, à notre avis, a été bien plus qu'une intuition savante éphémère.

Ces remarques visent plutôt l'orientation globale du courant de recherche représenté par la seconde partie du livre de Boakye, que le détail de sa démarche analytique. Celle-ci garde, dans le cadre dont nous venons de signaler les limites, un intérêt incontestable tant pour le syntacticien général que pour le spécialiste des langues africaines. Ainsi Boakye propose, sous le titre de «prédication complexe» (sections 5.3.1.-8.), un traitement original des fameuses «séries verbales», qu'il appelle «verbes combinés» et qu'il systématise en distinguant deux modes de combinaison appelés respectivement «hiérarchique» et «coordonné». Puis le chapitre 6 traite des segmentées anaphoriques, le chapitre 7 des segmentées épiphoriques. Le type anaphorique est défini par la présence, à l'intérieur de la proposition-noyau, d'un représentant du satellite, qui indique en même temps le rôle syntaxique de ce dernier. Le satellite entretient donc un double rapport avec la proposition-noyau, de contraste global d'une part, d'intégration syntaxique de l'autre. La pertinence des observations de Boakye à ce propos étant acquise, on notera simplement que la reconnaissance d'une organisation tripartite de la grammaire[15] permettrait de désenchevêtrer certains éléments de cette problématique et d'en rendre la discussion plus limpide; dans cette optique, en effet, le rôle syntaxique relève d'une autre couche d'articulation que la satellisation d'un terme, qui représente une option d'ordre énonciatif ou pragmatique.

Le type épiphorique, étant beaucoup moins homogène, donne lieu à une ample discussion du statut des circonstanciels, dont la mobilité s'explique par le fait de leur rôle syntaxique inhérent, indépendant de la position. (Une référence

au critère de l'autonomie de la syntaxe martinetienne aurait été souhaitable ici.) D'autre part, la différenciation entre propositions-termes et propositions assumant une fonction de satellite de phrase met en évidence l'importance des schémas tonals modifiés. Nous nous sommes cependant demandé s'il ne faudrait pas exclure de la catégorie des segmentées les phrases complexes qui n'ont pas de contrepartie liée. En donnant ainsi la priorité au critère fonctionnel par rapport au structurel, on se débarrasserait notamment des segmentées postposées de l'achanti, qui n'ont rien en commun avec les «vraies» segmentées hormis l'apparition d'une pause à la jointure des composantes.

Quelques remarques, pour conclure, à propos du corpus qui figure en appendice de l'ouvrage (160 pages sur un total de 360). Il a été constitué exclusivement à partir du *Livre des deux mille phrases* de Henri Frei[16], en replaçant certaines phrases dans des situations plus authentiquement africaines, d'après ce qui nous est dit dans l'Introduction. Cela n'empêche qu'on s'interroge par moments sur l'opportunité de ce choix. En fait, le foisonnement de termes anglais apparemment non intégrés dans l'achanti, même pas à titre d'emprunts — on retient l'orthographe anglaise —, fait parfois penser malgré soi au langage hybride qu'on observe souvent chez l'élite intellectuelle ayant perdu le contact avec la terre natale, et par rapport auquel Boakye prend par ailleurs explicitement sa distance. Sur de petits échantillons examinés au hasard, nous avons par exemple noté, incorporés dans des phrases achanti, les mots anglais carpet, tie, gloves, braces, parcel, car, waistcoat, ink, pencil, paper, bomb, flowers, roses, glass, hotel, railway station. On admet sans difficulté que gants, bretelles et gilet restent des objets parfaitement étrangers à la vie quotidienne africaine, et l'on sait que le concept de la fleur (en tant que plante) est absent de la plupart des langues africaines. Mais nous avons eu plus de peine à croire à l'absence d'équivalents autochtones pour «teacher», «driver», «passenger», «poison», «sculpture», «bag», «(to) post (a letter)». D'où la question, lancinante quand on sait que les interférences ne s'arrêtent que rarement au niveau du lexique: de quelle variété de l'achanti s'agit-il? Ce qui nous rassure, d'autre part, c'est l'abondance des idéophones et des tournures idiomatiques qui garnissent de façon caractéristique les énoncés.

Nous nous contenterons donc de dire que quelques renseignements d'ordre sociolinguistique auraient utilement complété ceux qui sont donnés à propos des dialectes dans le chapitre 1. Ils auraient pu inclure quelques indications sur la personne de l'informateur (l'auteur lui-même?), entourée d'une trop grande discrétion. On comprend par ailleurs qu'une enquête complémentaire sur le terrain, qui est toujours en principe souhaitable (même si l'auteur analyse son propre parler), peut être matériellement impossible. Mais alors qu'un questionnaire de phrases peut bien rendre service pour «défricher le terrain», nous pensons qu'un corpus complémentaire de textes spontanés (monologues et dialogues), outre le fait qu'il aurait permis d'élargir la base de l'enquête, aurait garanti un meilleur enracinement de celle-ci dans le discours authentique, ce qui nous paraît être particulièrement souhaitable lorsque l'enquête porte sur le domaine de la macrosyntaxe. C'est par rapport à ce genre de données qu'une statistique concernant la fréquence des phrases segmentées (et des segmentables), telle qu'elle nous est proposée à la page 193, gagnerait en intérêt réel.

Il convient enfin de souligner, parmi les qualités de l'ouvrage, celle, plutôt exceptionnelle dans le genre, d'une parfaite transparence de la présentation des données, aussi bien dans le corpus que dans le texte; la lecture positive et critique que nous avons tenté d'en faire s'en est trouvée grandement facilitée.

Un index terminologique, intercalé à la fin de la seconde partie, aide le lecteur à se retrouver dans la terminologie; encore aurait-il été utile parfois d'ajouter des définitions facilement repérables lorsqu'il s'agit d'un vocabulaire dont l'usage est resté (on peut le regretter) confiné au cercle initié à l'enseignement de Henri Frei; nous pensons à des termes tels que catène, caténé, caténant, cas, dèse, autophone, symphone, surélément.

Thomas Bearth.

[1] La grammaire de J.G. Christaller a bénéficié d'une réédition: *A grammar of the Asante and Fante Language called Twi*, Gregg Press, New York, 1964.

[2] Cf. Dennis M. Warren, *Bibliography and Vocabulary of the Akan (Twi-Fante) Language of Ghana*, Indiana Univ. Publications, Bloomington, 1976.

[3] On pourrait citer, il est vrai, la description du fante de William E. Welmers: *A Descriptive Grammar of Fante*, Language Dissertation n° 39, supplément de *Language*, 22/3, Linguistic Society of America, Baltimore, 1946, 78 p. Mais il s'agit d'une œuvre trop succincte pour valoir une description complète, tandis que d'autres travaux d'une certaine envergure se concentrent sur des aspects partiels, ainsi Lawrence K.A. Boadi, *The Syntax of the Twi Verb*, Ph.D. dissertation, Univ. of London Library, 1966, 127 p.

[4] Thomas J.A. Bennett, *The Segmented Sentence in the Spoken English of a South-Eastern Englishman*, Fornara, Genève, 1973.

[5] Voir aussi Thomas Bearth, *L'Enoncé toura (Côte d'Ivoire)*, S.I.L., Norman (Oklahoma), 1971, chapitre 16.

[6] Charles Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, 4e éd., Francke, Berne, 1965. Voir en particulier les §§ 68-109.

[7] Voir, entre autres, Henri Frei, «The Segmented Sentence (Bally's Theory Reconsidered)», in *Mélanges A.A. Hill*, Ridder, Lisse, 1977.

[8] Michael A.K. Halliday, «Notes on Transitivity and Theme in English», in *Journal of Linguistics*, vol. 3 (1967), pp. 37-81 et 199-244 et vol. 4 (1968), pp. 179-215 (1968). Voir aussi, du même auteur, «Language Structure and Language Function», in John Lyons (éd.), *New Horizons in Linguistics*, Penguin Books, 1970, pp. 140-165.

[9] John M. Stewart, «Tongue Root Position in Akan Vowel Harmony», in *Phonetica*, 16 (1967), pp. 185-204; Kenneth L. Pike, «Tongue Root Position in Practical Phonetics», in *Phonetica*, 17 (1967), pp. 129-140. Voir aussi Peter Ladefoged, *A Phonetic Study of West African Languages*, Cambridge Univ. Press, 1964, pp. 36 ss., et pour la question des variables physiologiques, Mona Lindau, «Vowel Features», in *Language*, 54/3 (1978), pp. 541-563.

[10] Paul Schachter et Victoria Fromkin, *A Phonology of Akan: Akuapem, Asante, Fante* (= *Working Papers in Phonetics*, vol. 9), Univ. of California, Los Angeles, 1968.

[11] Pour un survol de la question, voir William E. Welmers, *African Language Structures*, Univ. of California Press, Berkeley, 1973, pp. 85 ss.

A propos du «downstep» en akan, voir John M. Stewart, «The Typology of the Twi Tone System, with Comments by Paul Schachter and Wm.E. Welmers», in *Bulletin of the Institute of African Studies*, Univ. of Ghana, Legon, 1966.

Pour une position divergente, voir Paul Boakye, «Remarques sur l'interprétation des tons du twi», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25 (1969), pp. 61-71.

[12] Voir par exemple Russell G. Schuh, «Tone Rules», in Victoria A. Fromkin (éd.), *Tone. A Linguistic Survey*, Academic Press, New York, 1978, pp. 221-256.

[13] Henri Frei, «L'unité linguistique complexe», in *Lingua*, 11 (1962), pp. 128-140.

[14] Michel Martins-Baltar, *De l'énoncé à l'énonciation: une approche des fonctions intonatives*, Crédif, Paris, 1977; Antoine Culioli, «Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe», communication présentée au 13e Congrès international des Linguistes, Tokyo, août 1982.

[15] Voir, entre autres, Halliday, *op. cit.*; Simon Dik, *Functional Grammar*, North Holland Publishing Comp., Amsterdam, 1978; Claude Hagège, *La Structure des langues* (Que sais-je? n° 2006), Presses Universitaires de France, 1982, pp. 27 ss.

[16] Henri Frei, *Le Livre des deux mille phrases*, Droz, Genève, 1966.